

Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe



Hommage à Danielle Bégot

Numéro 173, janvier-avril 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1036581ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1036581ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société d'Histoire de la Guadeloupe

ISSN

0583-8266 (imprimé)

2276-1993 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(2016). Hommage à Danielle Bégot. *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, (173), 1–15. <https://doi.org/10.7202/1036581ar>

Hommage à Danielle Bégot

ALLOCUTION DE JACQUES ADÉLAÏDE-MERLANDE¹
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE LA GUADELOUPE

Chers Aurélien, Guy, vos parents et amis associés,

Mon émotion est trop forte pour que je puisse vous dire combien mon épouse et moi-même sommes attristés, peïnés par la mort de Danielle, une collègue-amie, que nous avons plus que côtoyée, je dirais que nous nous connaissions depuis plus de quarante ans. Elle a vraiment contribué à la création de notre Université, au développement du Département d'histoire, à l'installation de nouvelles orientations de ce département puisqu'elle a initié l'histoire de l'art, l'archéologie industrielle, l'agrégation en langue créole... sans oublier son implication dans nos sociétés savantes en Histoire... la liste n'est pas complète... tout cela sans négliger aucunement sa famille et en se battant tout autant contre dure maladie qui l'a emportée, mais qui ne l'a pas vaincue, car elle laisse derrière elle un énorme témoignage, une œuvre importante, des étudiants aguerris.

Aurélien et Guy, nous vous prions de croire en notre grande sympathie dans cette douloureuse épreuve et nous sommes chargés de vous transmettre les condoléances des membres de la Société d'Histoire de la Guadeloupe, de l'ACH² dont Danielle a été une membre très active et présidente à plusieurs reprises.

1. Allocution prononcée lors de la cérémonie des obsèques, le vendredi 20 novembre 2015 à l'église de Saint-Hélier à Rennes. L'inhumation a eu lieu le lendemain dans le caveau familial à Concarneau.

2. Association des Historiens de la Caraïbe.

ALLOCUTIONS DES DIFFÉRENTS INTERVENANTS LORS
DE LA CÉRÉMONIE D'HOMMAGE RENDUE
A DANIELLE BÉGOT À L'UNIVERSITÉ DES ANTILLES À FOUILLOLE,
LE SAMEDI 5 DÉCEMBRE 2015

GUY BÉGOT

Hommage à Danielle

Chers amis

Nous sommes ensemble aujourd'hui pour rendre hommage à Danielle Bégot mon épouse, pour dire le plaisir que nous avons eu à parcourir un bout de route avec elle comme ami, comme collègue, comme chercheur, ou comme étudiant.

Si j'ai souhaité vous adresser ces quelques mots, qu'Aurélien viendra compléter, avant de céder la parole à ses amis et collègues qui nous éclaireront avec leur propre sensibilité sur leurs échanges, leurs expériences, leurs souvenirs avec Danielle c'est tout d'abord pour les remercier d'avoir organisé cet hommage et aussi pour remercier toutes les éminentes personnalités et tous les amis qui ont souhaité honorer par leur présence la mémoire de Danielle dans cette bibliothèque universitaire qu'elle connaissait si bien.

Je remercie Madame Corine Mence-Caster présidente de l'Université pour avoir accepté d'organiser cet hommage au sein de l'Université

Je remercie M. Sylvain Houdebert, conservateur général des bibliothèques et son adjointe Madame Palestro et leurs collaborateurs pour avoir préparé toute la logistique de cette cérémonie.

Je remercie ses amis et collègues pour leur mobilisation dans l'organisation de cet hommage et tout particulièrement :

Le professeur Jean-Luc Bonniol ami et collègue de la première heure, Jean-Pierre Sainton étudiant brillant devenu rapidement ami et collègue de Danielle, Gérard Lafleur l'infatigable ami et compagnon de la Société d'histoire de la Guadeloupe, Jacques Dumont, ami et collègue de ces dernières années et je présente mes excuses à ceux que je n'ai pas cités.

Tous ont connu Danielle interrompant son propos par une toux à fendre l'âme, puis le reprenant comme si de rien n'était, retrouvant apparemment sans effort le fil de sa pensée.

Des amies de Danielle m'ont dit qu'elle était un roc.

C'était vrai.

Les vagues pouvaient la brutaliser, elle tenait bon.

Elle ne lâchait jamais.

Mais à force de subir sans cesse l'assaut des lames les rocs les plus solides finissent par se briser.

Elle m'a dit une phrase que sur le moment je n'ai pas comprise, « seuls ceux qui souffraient de cette maladie pouvaient comprendre sa souffrance ».

Ces dernières semaines Danielle espérait pourtant encore revenir en Guadeloupe.

Elle voulait se rendre aux archives départementales à Gourbeyre pour finaliser un travail qu'elle avait promis.

Elle souhaitait seulement que je veuille bien l'y conduire.

Un souvenir lointain a brusquement surgi dans ma mémoire à l'annonce de la préparation de cet hommage par ses amis et collègues.

C'était à la fin de sa première ou la seconde année d'enseignement, en 1974 ou 1975, dans ce qui n'était pas encore l'Université des Antilles Guyane mais un centre universitaire.

Les « littéraires » étaient alors basés au lycée Carnot à Pointe à Pitre.

Les examens terminés, un petit groupe d'étudiants, certains dans l'assemblée se reconnaitrons, se sont invités à la maison pour fêter ce moment avec leur professeur et accessoirement avec moi, ravi de partager ces agapes.

Cette soirée marque aujourd'hui dans mon esprit, le profond attachement réciproque de Danielle pour ses étudiants, un grand respect de leur travail et la naissance de son enracinement dans la culture historique des Antilles.

Tout au long de sa vie professionnelle ce sont, je pense, les deux solides piliers qui l'ont soutenu jusqu'à ces tout derniers jours.

Danielle n'est plus là, mais nous nous emporterons tous, chacun à notre manière quelque chose de notre rencontre avec Danielle.

Je vous remercie de votre attention et laisse maintenant la parole à Aurélien et au professeur Jean-Luc Bonniol puis à tous ceux qui souhaitent s'exprimer.

AURÉLIEN BÉGOT

Mesdames, messieurs, merci à toutes et à tous d'être ici, aujourd'hui, rassemblés en cette Bibliothèque Universitaire de Fouillole, vous, ses amis, ses collègues et anciens étudiants, réunis pour rendre un dernier hommage à ma mère, Danielle Bégot.

Universitaires, étudiants, historiens : vous étiez la deuxième famille de Maman. L'Histoire, la Guadeloupe, la Martinique, les Antilles, l'histoire des Antilles étaient ses passions. La transmission de ce savoir à ses étudiants, sa raison de vivre. L'écriture, la rédaction d'articles, de textes de colloques, de livres et d'ouvrages étaient sa façon de communiquer, de se libérer du carcan de la toux et de sa maladie oppressante qui l'étouffaient.

Je ne saurais souligner assez à quel point l'écriture était un acte salvateur pour Maman.

Parler lui était devenu depuis longtemps un acte douloureux, un effort qui la laissait essoufflée, épuisée. Et bien souvent quand je l'appelais, elle ne pouvait me chuchoter, d'une voix lasse, qu'un « je t'aime mon chéri » avant de raccrocher.

L'écriture fut son refuge.

Quand on lit quelqu'un, on n'entend pas la toux de l'écrivain derrière et on absorbe juste la pensée, pure et cristalline, de celle qui a lu, lu et relu, raturé et rayé ses phrases jusqu'à la formulation parfaite, simple et lipide d'une idée claire.

Il me fallut du temps pour comprendre qui était ma mère, cette maman pleine d'amour que je voyais passer des heures et des heures à écrire et tousser, tousser et écrire sans cesse dans son bureau. Je la voyais

travailler - j'en étais jaloux d'une certaine façon - , mais n'en comprenais pas l'impact.

En grandissant, je compris de mieux en mieux quand à chaque rentrée scolaire, le professeur d'histoire-géo faisait le premier appel de la classe.

Mademoiselle Untel

Monsieur Untel

Monsieur... Aurélien Bégot... Ah, mais vous êtes le fils de Madame Bégot ?

Oui Madame, oui Monsieur.

J'ai eu votre Maman comme professeur ; je l'ai rencontrée à un colloque ; j'ai participé à un ouvrage avec elle... et le professeur concluait d'un fatidique : j'espère que vous serez aussi brillant qu'elle ! Comme aurait dit ma mère, dont j'entends la voix en répétant ces mots : No pressure.

Arrivé à l'âge d'entrer en prépa, je choisis la voie commerciale, car c'était celle où l'histoire géo avait le plus gros coefficient ! Ma mère en fut ravie... jusqu'à ce que j'aboutisse logiquement à un métier commercial... dont je ne pouvais absolument pas parler avec elle. Comme elle me le disait gentiment : c'est pas que je ne veux pas, mon Mimi, mais vraiment, ça ne m'intéresse pas.

Je peux vous le dire maintenant : la seule chose qui intéressait maman, c'était l'Université. Quand ses poumons la blessaient, qu'elle se recroque-villait sur elle-même, je lançais un sujet au hasard sur la fac et là, miracle !, elle surmontait pour quelques minutes le joug de ses poumons oppresseurs, me parlant beaucoup des collègues qu'elle adorait, parfois de ceux avec qui elle s'était disputée. Il y avait surtout une personne, quand j'étais petit, qu'elle détestait de tout son cœur, et dont elle parlait à chaque repas, arrosant copieusement de mots fleuris sa pensée à l'égard de cette personne....

Ici, je sens un certain malaise monter dans la salle, certains se demandant si je ne vais pas commettre d'impair en nommant cette personne...

Cette personne qu'elle détestait, contre laquelle elle pestait à chaque repas, cette personne que je redoutais un jour rencontrer, c'était Nabuco. Il me fallut beaucoup de temps pour comprendre que Nabuco n'était pas une personne, mais un logiciel d'administration de la faculté.

Si Maman détestait de tout son cœur, logiciels, ordinateurs et toute technologie, elle adorait en revanche l'Homme, avec un Grand H. Qu'importent les diplômes, la fortune ou la classe sociale.

Fille adoptive d'ouvriers, Maman avait un cœur immense, rempli d'amour et de gentillesse pour tous ceux qui la croisaient. Chercheurs comme infirmières, professeurs comme femmes de ménages, intellectuelles comme marchande légumes, Maman parlait à tout le monde. Qu'on soit blanc, noir, petit, grand, beau ou moins beau, riche ou pauvre, Maman ne regardait que le cœur.

Sa gentillesse ne voulait pas dire qu'elle était facile à vivre ni accommodante. Elle savait ce qu'elle voulait et elle était prête à se battre jusqu'au bout pour l'avoir.

Sa vie fut un éternel combat. Contre sa jeunesse douloureuse qui lui laisse une blessure au cœur qui ne cicatrisa jamais, contre la maladie qui la priva de collègue et plus jamais ne la quitta, contre ceux qui doutaient qu'une provençale puisse devenir une experte des Antilles.

Elle lutta pour l'histoire des Antilles, pour la reconnaissance de notre patrimoine et en même temps, pour l'avancement des femmes en devenant une source d'inspiration.

Maman, ta lutte a payé et nous tous ici réunis pour célébrer la joie de t'avoir connue et pour rendre hommage à ce monumental combat.

Je voudrais vous remercier, tous, pour la vague de support que vous nous avez envoyé depuis la Guadeloupe. Nous fûmes submergés d'emails et de fleurs. La tombe de Maman à Concarneau a été magnifiquement fleurie, les pompes funèbres n'en avaient jamais vu autant, splendide couronnement pour une fille de Camargue qui fit sienne la Guadeloupe.

Manman, mési. La Gwadeloup ka diw jòdla mési pou tou sa ou fè bay. La Gwadeloup pèd on fanm poto mitan, é mwen, an pèd manman an mwen.

Merci Maman, je t'aime.

JEAN-LUC BONNIOL³

Je suis l'un des plus anciens collègues de Danielle : nous avons été nommés la même année (1973) à l'Université Antilles-Guyane, enseignant la même discipline, et nous sommes restés depuis cette époque en contact étroit, je dirais même dans une très grande connivence...

Après une enfance partagée entre la Camargue et l'Indochine, Danielle a fait ses études supérieures à l'Université d'Aix-en-Provence. Nommé moi-même, des années plus tard, dans cette ville, j'ai eu un jour l'occasion de parler d'elle à un de ses anciens professeurs, un géographe, Maurice Wolkowitsch, qui m'a dit avec beaucoup d'émotion qu'il se souvenait parfaitement d'elle, et que c'était sans doute la meilleure étudiante qu'il ait jamais eue... Agrégée d'histoire en 1968 (reçue 3^{ème} au concours), elle est nommée dans la foulée à l'Ecole Normale de Quimper, où elle reste deux ans. Je ne crois pas trahir un secret en disant que c'est là qu'elle a rencontré son mari... Mais, très vite, on lui confie un poste d'assistante dans son université de formation, qui s'appelle désormais l'Université de Provence. Elle ne va y rester que deux ans, puisqu'elle demande sa mutation en 1973, au grand étonnement de ses collègues aixois, pour ce qui était alors le Centre Universitaire des Antilles et de la Guyane, afin de suivre son mari, ingénieur qui venait d'être nommé sur l'île.

D'enfance arlésienne, passée plus précisément à Salin-de-Giraud, elle a consacré sa thèse de troisième cycle à l'histoire de la Camargue au XIX^e siècle, inscrite à Aix avec le Professeur Guiral, qu'elle a terminée durant ses premières années antillaises (excellente thèse, dont on a pu dire que c'était l'une des meilleures soutenues à l'époque en histoire contemporaine). Sa thèse achevée, elle s'est alors résolue (se doutant qu'elle était aux Antilles pour longtemps...), à passer « du sel au sucre »... Elle se lance dès lors dans l'histoire antillaise, produisant une multitude d'articles, tout en continuant à se dévouer sans compter à une activité d'enseignante hors-pair. Sur le nouveau terrain qu'elle s'est donné, elle

3. Professeur émérite (anthropologie) Aix-Marseille Université, Centre Norbert Elias (CNRS/EHESS/Aix-Marseille Université)

s'oriente principalement vers le thème de l'histoire de l'art jusqu'alors inexploré dans la recherche historique antillaise de l'époque, domaine dans lequel elle s'investit également dans son enseignement, poursuivant là une vocation engagée depuis l'Ecole normale de Quimper...

A la fin des années 1990, j'ai pu la convaincre que le temps était venu pour elle de s'engager dans une démarche d'habilitation, ce que sa modestie avait toujours repoussé, et de penser à sa carrière personnelle... Elle produisit à cette occasion un mémoire de synthèse, intitulé *L'image et le monument dans les sociétés créoles antillaises. Haïti, Guadeloupe, Martinique, XVII^e-XX^e siècles : une traversée historique*, où son égo-histoire est servie par une remarquable qualité d'écriture, une érudition sans faille et le sens d'une argumentation particulièrement fouillée. Ce qui frappe dans ce mémoire, c'est qu'elle est parfaitement consciente du problème que peut poser son rapport d'extériorité à son terrain de recherche. Elle l'évoque dès les premières lignes de son mémoire, s'appuyant pour cela sur une référence littéraire. Le mieux est de la citer :

« Dans le très beau roman sud-africain de Karel Schoeman, *En étrange pays* (1991), qui emprunte son titre français à Montaigne, le personnage principal est venu à la fin du XIX^e siècle de sa lointaine Hollande confronter sa vie, ou ce qui lui en reste, au veld afrikaan. Le lecteur comprend vite que plus que celui d'une impossible guérison de la tuberculose, le thème essentiel du récit est le parcours initiatique que le héros doit accomplir pour accepter, avant sa disparition inéluctable, la fin de tout ce qui a constitué son identité : « Autrefois, quand il venait d'arriver ici ; autrefois, dans un autre temps, alors qu'il était encore étranger ici, étranger à ce pays [...], autrefois [...] il avait hésité, indécis devant le paysage qui s'ouvrait à lui, inconnu et inconnaisable, et une peur inexplicable l'avait envahi en voyant ce vide ». (...) Incertitude terrible : pour créer, faut-il rester dans le monde qui est le sien, comme le voulait le jeune Mircea Eliade, ou au contraire faire de la rupture (ce voyager « contre » qu'exaltait Henri Michaux) la condition nécessaire à de nouveaux départs ? Envisager de passer de l'histoire régionale française à l'histoire antillaise n'était pas une mince affaire pour le jeune chercheur que j'étais, car il ne s'agissait pas seulement de changer d'échelle (du delta d'un fleuve, d'une thèse de 3^e cycle sur la Camargue, on ne passait à rien moins qu'à tout l'Atlantique) et de terroir, mais aussi d'admettre qu'il fallait tout abandonner, tout réapprendre, tout recommencer. Mais c'était à ce prix que la terre inconnue deviendrait familière, qu'elle ne serait plus « regardée de loin, sans comprendre », qu'elle ne serait plus, au fond, suivant le titre originel du roman de Schoeman, « un autre pays » »

Elle expose ensuite les raisons de son choix, sur le nouveau terrain qu'elle s'est donné, pour l'histoire de l'art, dans le cadre de ce qui était alors le CESL (Centre d'études supérieures littéraires), qu'on appelait également Carnot, du nom de l'ancien lycée qui avait auparavant occupé les bâtiments dans lequel le Centre avait été installé, avec sa cour ombragée de manguiers :

« Pour nombre d'entre nous, le souvenir lumineux de ces années de jeunesse est celui du vétuste lycée Carnot de Pointe-à-Pitre, de ses manguiers, et de son atmosphère si particulière, mélange subtil et capricieux de poussière ancienne, de bois fatigués et de scories de bagasse de l'usine Darbousier. Un cours, en tout cas, a laissé un souvenir impérissable aux étudiants d'histoire et de Lettres modernes : plus qu'aux termites, aux ravets et aux chauves-souris qui colonisaient la vieille salle d'angle de l'étage, c'est au rétroprojecteur

fumant dans une atroce odeur de rouille brûlée que les étudiants de l'époque doivent la certitude absolue d'avoir affronté, avec l'histoire de l'art, une discipline pleine d'imprévisibles et exceptionnels dangers. Mais c'était la concierge qui avait cousu les lourds rideaux noirs, et dans les périodes de grande pénurie, quand il n'y avait décidément plus moyen d'obtenir la rallonge de son réfrigérateur, c'était la tante d'un étudiant qui fournissait au neveu accouru ventre à terre puiser dans les réserves ancillaires de quoi permettre les projections. L'histoire de l'art, au Centre universitaire, fut donc une entreprise familiale, rédemptrice (rester deux heures ou plus à suffoquer à la lueur des lampes de poche tenait du pur héroïsme), et, somme toute, parfaitement heureuse ».

Mais comment relier cet enseignement aux interrogations sur le passé, et sur le présent, antillais ? Danielle Bégot expose ensuite dans ce mémoire comment elle s'est orientée vers cet objet spécifique qu'est l'image : « *Dans ces étendues sans repère, pour qui venait d'Europe, ni l'histoire ni l'histoire de l'art si dévotement apprises ne fournissaient de clé pour comprendre. Pour devenir familière, la terre inconnue avait donc besoin de ces chemins de traverse dont Louis Marin disait qu'ils étaient simplement cette « route particulière [...] menant à un lieu auquel le grand chemin ne mène pas », lieu où l'on ne voulait pas forcément aller, « mais qui se révèle celui d'un vrai désir, du désir de vérité ».* Attirée donc par l'histoire de l'art, elle décide délibérément de faire un pas de côté et de se tourner vers l'ancienne colonie française voisine, Haïti, première colonie de couleur à avoir rompu avec sa métropole, première république noire... Haïti touchait aux racines sensibles du passé antillais, et aux interrogations de son présent. Indépendant depuis un siècle et demi, le pays était capable de proposer sinon un exemple de réussite politique, du moins la preuve d'une culture populaire extraordinairement créatrice. Les remarquables réussites du « mouvement indigéniste » qui, dans les années 30, en pleine occupation américaine, s'était identifié au rejet d'une culture savante presque exclusivement tournée vers la France, en faisaient tout naturellement un des grands lieux emblématiques de la quête d'identité des anciennes colonies antillaises. D'où sa décision de se consacrer dans un premier temps à la peinture dite « naïve » haïtienne... Elle a ensuite élargi ses recherches à une histoire générale de l'image antillaise, tant dans le domaine de la peinture savante que dans l'iconographie populaire...

Cette attention au patrimoine lui a fait parallèlement ouvrir un autre chantier, qui va se révéler particulièrement prometteur, celui de l'archéologie industrielle, approche cardinale dans ces anciennes îles à sucre que sont la Guadeloupe et la Martinique, qu'elle a donc contribué à inaugurer, ce qui l'a conduite à s'intéresser également à l'histoire architecturale et monumentale. Devenue experte dans ce domaine, elle a à ce titre eu l'occasion de collaborer à de multiples reprises avec les instances régionales et nationales du Ministère de la Culture.

Par un total retournement de situation, il se trouve que ce qui n'était que franges et provinces obscures d'une histoire en est devenu le cœur. Quête d'identité, quête de la mémoire : il est difficilement envisageable, aujourd'hui, de penser l'histoire antillaise sans passer par ces « objets-symboles » qui se définissent en fait par rapport à ce nouveau paradigme qu'est le patrimoine, dont les difficiles chemins aux Antilles mettent en évidence le laborieux accès d'une société racialement segmentée à une

histoire commune... L'obstacle, en effet, est double. Le poids de la référence extérieure, qu'elle soit africaine ou européenne, intériorisée, n'a cessé de gêner l'émergence d'une véritable définition du patrimoine par l'écart qu'elle introduit entre deux systèmes de références. Que les « échanges culturels » qui se sont établis entre manières de dire et manières de faire, ainsi mises en commun, dans la langue, la musique, les croyances, où il est classique de voir s'affirmer la singularité des sociétés créoles, soit une manière de montrer que le corps social contourne spontanément la difficulté, n'empêche pas le maintien d'affirmations identitaires contradictoires, qui éclatent dans les différentes interprétations auxquelles le patrimoine donne lieu. L'historien a-t-il précédé le mouvement, ou l'a-t-il simplement accompagné, s'est demandé Danielle Bégot, affirmant dans le même temps que la fin des grandes constructions intellectuelles lui avait enseigné la prudence, et l'humilité ?

Danielle Bégot a enseigné et formé à l'histoire plusieurs générations d'étudiants antillais et guyanais qui gardent le souvenir d'une enseignante de premier plan... Tout au long de ces dernières décennies, et même au-delà de son départ à la retraite en 2010, Danielle Bégot a continué à se dévouer sans relâche pour ses étudiants et pour son université, en encadrant en particulier de nombreux doctorants, pour lesquels elle n'a pas ménagé ses efforts. En matière de recherche, elle a fondé et dirigé jusqu'à son départ le laboratoire d'histoire AIHP (Archéologie Industrielle, Histoire et Patrimoine), occupant également le poste de secrétaire de la Société d'histoire de la Guadeloupe (elle fut également membre, au niveau national, du CTHS...). Elle a également acquis une dimension internationale, devenant présidente de l'Association des historiens de la Caraïbe (ACH). Ses publications témoignent d'un souci constant : faire avancer le savoir historique tout en le rendant accessible au plus grand nombre, comme en témoigne sa participation à des manuels d'enseignement, à la *Grande Encyclopédie de la Caraïbe* (Architecture, tome 8 ; Arts et traditions, tome 10, 1990), sa récente direction du monumental *Guide de la recherche en Histoire antillaise et guyanaise* (2011) et sa participation centrale aux *Territoires de l'histoire antillaise* (2013).

Car ce qu'il faut essentiellement retenir de Danielle, c'est son insatiable besoin de transmettre, faisant passer son enseignement et ses étudiants avant même ses recherches personnelles. Et cela malgré la maladie qui la rongeaient depuis des années, et qui lui demandait de prendre sans arrêt sur elle, pour un surcroît d'effort et d'énergie. Et beaucoup d'entre nous ici peuvent témoigner, tant dans ses cours que dans ses communications et ses conférences, de ses extraordinaires qualités pédagogiques, qui étaient en définitive la traduction de son infatigable attention aux autres et de son souci constant d'une vérité partagée.

Dans son mémoire d'habilitation, il ne lui a pas été possible, au terme de ce qui a été une longue et parfois difficile traversée scientifique, de passer sous silence tout ce qui lui a été donné - en plus... Pour le chercheur débarqué voici longtemps dans ce qui pouvait alors apparaître comme le territoire du vide, du moins en matière artistique et patrimoniale, rien de moins, conclut-elle en reprenant la référence littéraire du début de son mémoire, « que de pouvoir entrer dans des étendues qui plus jamais ne lui seraient étrangères. Car comme pour le héros de Karel Schoeman, qui se retournant sur sa vie regarde avec étonnement la terre

autrefois inconnue devenue familière, découvrant surpris ‘que le voyage était achevé, qu’on était arrivé à destination’ »... Affirmant par là sa naturalisation antillaise, sa définitive appartenance à un lieu où elle avait choisi d’ancrer sa vie...

JACQUES DUMONT⁴

Pour Danielle

En apprenant que je devais prononcer quelques mots pour Danielle, j’ai eu un grand moment de panique, en réalisant que la personne qui aurait pu m’aider dans cet exercice – pas seulement pour son contenu, mais parce que ce genre d’échanges étaient devenus presque rituels – était justement celle qui était concernée et ne pouvait plus m’apporter son aide, ses conseils, son recul, son humour. Sans doute avions-nous pris, tous à des degrés divers, cette habitude de solliciter Danielle, malgré son état de santé, et nous nous étions accoutumés à ses toux, pourtant de plus en plus violentes, puisqu’elle reprenait toujours le fil de la conversation interrompue, comme si de rien n’était, et ne refusait jamais un échange. Malgré ses immenses compétences et sa grande expérience, elle ne se posait jamais en recours ou ressource, et bien au contraire demandait souvent humblement elle-même des avis, toujours exigeante quant à son travail et attentive à ses résonances possibles.

Danielle a accompagné ma reconversion à l’histoire en dirigeant ma maîtrise, et je garde comme guide ses précieuses remarques toujours judicieusement ciblées. Très respectueuse, elle me laissait échafauder mes idées avant de les recadrer de façon bienveillante d’un « et l’homme monsieur Dumont dans tout cela ? » Ce vouvoiement a disparu après ma soutenance de thèse, le lendemain de celle de son Habilitation à Diriger les Recherches. Comme celle-ci se tenait un lundi, nous avions passé ensemble une partie du week-end à nettoyer et préparer la salle du conseil de l’UFR des sciences pour cet événement. Je ne suis pas sûr que beaucoup de candidats à ce genre d’épreuve aient à solliciter leurs compétences à passer l’aspirateur et le chiffon, la veille de ce qui est resté comme un exceptionnel moment intellectuel, un membre du jury alors en charge du patrimoine mondial à L’UNESCO, rappelant à cette occasion qu’il ne connaissait pas de travaux de l’ampleur de ceux menés par Danielle Bégot aux Antilles. Au-delà des conditions pas si lointaines de fonctionnement « pionnier » de notre université, cela souligne les dimensions de l’implication de cette chercheuse et enseignante d’exception.

Mais je ne parle moins ici en tant qu’ancien étudiant devenu collègue et ami, qu’au double titre de l’équipe AIHP qu’elle a fondé et de l’Association des Historiens de la Caraïbe à laquelle elle a activement participé.

Le laboratoire Archéologie Industrielle histoire et patrimoine, cette équipe de recherche qu’elle a monté en 1988, et dirigé jusqu’en 2010, porte son empreinte jusqu’à son libellé, où il ne manque finalement que l’histoire de l’art dans les thématiques ouvertes par ses soins. Danielle a donné un formidable élan à l’histoire en tant que discipline universitaire.

4. Professeur d’histoire à l’Université des Antilles.

Elle a ainsi posé des bases thématiques, sans les fermer, initié le master, socle de toute équipe de recherche puisqu'alimentant le renouvellement des chercheurs, encouragé la circulation des travaux et formé des générations d'étudiants. Jean Pierre Sainton l'a bien évoqué. Elle a accompagné le passage d'une histoire que l'on peut qualifier de savante ou érudite, pour laquelle elle avait le plus grand respect tout en ironisant sur ses possibles dérives – combien de fois n'a-t-elle signalé que l'histoire des boutons de culotte ne l'intéressait pas - à une histoire scientifique. Autrement dit appuyée sur une démarche soucieuse de la construction de la preuve et de la nuance, de méthode explicitée, mais également de ses dynamiques et transformations. Ses études sur l'historiographie, ou la place que celle-ci occupe dans son travail - comme l'a rappelé Jean-Luc Bonniol - sont ainsi particulièrement éclairantes. Et qu'on mesure simplement la distance parcourue et la formidable dynamique impulsée, marquée en 2002 par l'ouvrage *Construire l'histoire antillaise*, qu'elle a codirigée, où il est question de cette nécessité et difficulté à « bâtir les murs en même temps que les fondations », au numéro de la revue *Outre-mers* consacré aux « Territoires de l'histoire antillaise » en 2013, auxquels elle a intensément participé, retravaillant aussi pour ce faire de nouvelles données. Elles prolongeaient le monumental *Guide de la recherche en histoire antillaise et guyanaise* paru en 2011, qu'elle a initié, dirigé et orchestré. Cette somme indispensable dont le produit fini gomme comme toujours les aléas de construction et de publication, restera son grand œuvre, où elle réussit à transmuier le métal froid ou encore en fusion de recherches juxtaposés, en or d'une démarche identifiée et d'un domaine désormais reconnu. Non plus l'histoire des Antilles ou l'histoire aux Antilles, mais l'histoire antillaise, d'abord entièrement à part, puis à part entière pour reprendre ses mots.

Mais Danielle ne s'est pas limitée aux territoires francophones, elle a aussi activement œuvré pour une histoire croisée connectée, comparée, et en tous cas internationale, en participant activement à l'Association des Historiens de la Caraïbe qu'elle a notamment présidé de 2004 à 2006. L'ACH, lancée en 1969 à l'initiative de Jacques Adelaïde-Merlande et de Woodville Marshall, a tenu son premier colloque annuel en 1972, développant depuis ce regard pan-caraïbe, son approche résolument trilingue et réunissant chaque année dans un lieu différent de la Caraïbe ses nombreux membres dont plusieurs très éminents chercheurs. On pourrait ici évoquer des amis de Danielle, Roy Augier, sir Roy Augier, originaire de Sainte Lucie et anobli par la Reine pour ses travaux en histoire, Bridget Brereton de Trinidad, Gail Saunders des Bahamas, Richard Blacket également de Trinidad mais exerçant aux USA, Antonio Gatzambide de Porto Rico, Gad Heuman de Grande Bretagne et tant d'autres.

De nombreux témoignages sont déjà parvenus, sans nul doute amplifiés avec la parution du prochain bulletin de l'ACH, qui a fait part collectivement de cette terrible perte. Les messages ne s'adressaient pas seulement à l'ancienne et efficace présidente, mais plus encore à la collègue respectée et appréciée, à l'amie, à celle qui savait toujours conjuguer rigueur et gentillesse, qui avait cette incroyable élégance de toujours formuler délicatement ses pertinentes remarques.

C'est peu de dire que cette très grande dame laisse un vide immense. Peut-être peut-on considérer qu'elle a eu l'élégance de ne nous fausser

compagnie qu’après avoir jeté les bases solides et désormais incontournables du domaine pour lequel elle a tant donné, cette histoire antillaise, caribéenne. Comme elle sera présente malgré tout dans nos cœurs cette année à Cuba pour le 48^{ème} colloque annuel de l’ACH, un poème de José Martí, « yo soy un hombre sincero » dans ses Versos sencillos de 1891, fait beaucoup penser à son parcours et sa personnalité, en acceptant pour le premier vers d’en changer le genre (même si elle exérait ce mot !)

Yo soy una mujer sincera
De donde crece la palma,
Y antes de morirme
quiero echar mis versos del alma.
Yo vengo de todas partes,
Y hacia todas partes voy :
Arte soy entre las artes,
En los montes, monte soy.

RAYMOND BOUTIN⁵

La dernière réunion de bureau à laquelle Danielle Bégot a participé remonte au mois d’avril. Un peu plus souffrante qu’aux précédentes, elle avait comme à l’accoutumée choisi une place qui lui permettait d’intervenir sans les interruptions bruyantes de la toux. Elle a participé comme d’habitude à la discussion débusquant les difficultés dissimulées ici ou là et parfois avec prudence pour faire passer une position qui pouvait heurter ou semblait trop tranchée. En fait elle a, ce jour-là, poursuivi comme depuis plus d’une décennie son activité de responsable de la Société d’histoire de la Guadeloupe au poste de secrétaire qu’elle occupait depuis 2003. Ce n’était pas une secrétaire traditionnelle, répondant au courrier administratif, classant les informations reçues. Elle avait de la fonction une autre idée et surtout une autre pratique.

La Société d’histoire de la Guadeloupe avance sur deux jambes d’inégale force. La plus musclée, la plus forte celle de la vulgarisation reste la plus visible grâce à la tenue de conférences, à l’organisation de voyages de découverte. Danielle ne dédaignait pas ce mode d’intervention. C’est ainsi qu’elle a donné différentes conférences. L’une d’elles m’avait particulièrement touché, elle traitait de la culture haïtienne et plus précisément des « Loa ». De la même manière on la retrouvait au Moule explorant pour le public la Maison Zévalos ou dans les rues d’une ville à sensibiliser à ce qui je crois la passionnaient, l’art et l’architecture.

Cette activité de vulgarisation de la SHG pour importante qu’elle fut ne devait pas oblitérer une autre, moins connue et plus savante. Elle se concrétise par la publication d’articles, de thèses, d’ouvrages ainsi que par la tenue de colloques. Cette deuxième jambe donne à la sexagénaire Société bon pied bon œil et un équilibre certain. Aux yeux de Danielle il fallait renforcer ce membre par l’intensification de relations et le tissage de liens particuliers avec d’autres sociétés savantes de notre région

5. Représentant la Société d’Histoire de la Guadeloupe.

comme de France. Et c'est ainsi que par son entremise La Société d'histoire intégra le CHTS.

L'action de Danielle Bégot au sein de la SHG au quotidien passait aussi par ses interventions au comité de lecture et cela jusqu'au dernier moment. C'est ainsi que le n° 172 qui doit paraître bientôt porte son empreinte. Il en est de même pour le tiré à part de l'article consacré à l'histoire de Gardel ou pour la toute récente sortie du Code noir version Guadeloupe dont elle a rédigé l'avant-propos au nom de la SHG. Dans le climat d'invective et de tensions qui existe aujourd'hui elle écrit : *Cet ouvrage apporte une très utile contribution à des connaissances où la volonté mémorielle et la passion du cœur ne gagnent qu'à faire alliance avec le savoir du professionnel.* »

Chers amis rassemblés ici en hommage à Danielle Bégot, vous l'avez compris, chacun de nous connaît une part plus au moins grande de l'action de cette historienne au service de Clio. Assise sur la terre, clepsydre à proximité et Thucydide en main, Clio l'a beaucoup nourrie.

La terre pour elle ce fut surtout les territoires de la Caraïbe auxquelles elle a consacré l'essentiel de ses travaux et tout cela sans emboucher la trompette de la renommée de notre inspiratrice. Elle n'aurait pas pu le faire si en amont d'autres professionnels n'avaient pas rassemblé, classé, entrete nu, conservé les documents. Vous l'avez compris il s'agit des archives. La Société d'Histoire de la Guadeloupe vit depuis 50 ans en symbiose avec nos archives départementales. Qui mieux que sa directrice peut souligner le lien ou simplement le travail de Danielle Bégot avec cette institution.

ANNE LEBEL⁶

Je ne sais pas si ma première rencontre avec Danielle eut lieu dans la salle de lecture où elle passait des journées entières à dépouiller des archives si nécessaires à l'écriture de l'histoire des Antilles ; ou au sein du comité de lecture de la Société d'histoire, ou peut-être tout simplement lors d'une visite de courtoisie dans mon bureau.

Danielle, ce fut tout cela, toutes ces rencontres possibles quand nos chemins se croisaient ou lorsque des projets nous rapprochaient.

Une de ses rencontres avec les Archives départementales eut lieu en 1998 à l'occasion de l'exposition 1848. *Une aube de liberté. L'abolition de l'esclavage à la Guadeloupe* qui eut un si grand retentissement dans l'archipel. Elle rédigea sept notices, toutes consacrées à la lecture attentive et critique de gravures ou de lithographies trahissant son grand intérêt pour l'histoire de l'art.

Huit ans plus tard, elle rédigeait l'introduction d'un dossier pédagogique. Ses réflexions permirent d'abandonner le titre initial qui était *L'esclavage dans les plantations* pour celui de *L'esclavage en Guadeloupe aux 18^e et 19^e siècles* afin d'y intégrer les esclaves des villes. L'avis de Danielle comptait : nous connaissions sa grande rigueur, sa lutte contre

6. Directrice des Archives départementales de la Guadeloupe.

les anachronismes ou les approximations, son attachement à la justesse des mots, son combat pour une histoire fière des Antilles.

J'ai également le souvenir de l'acquisition du plan de l'habitation sucrière Boivin-Beaumont de 1817 du Moule : le premier plan connu en Guadeloupe d'une habitation sucrière. Elle accepta de le présenter lors des Journées européennes du patrimoine de 2011 aux côtés de Raymond Boutin, mais aussi de René Bénélus et de Pascale Forestier. Ce fut un commentaire dense et précis d'un plan qu'aucun document complémentaire ne pouvait alors enrichir : les cases à nègres, la maison principale, l'hôpital, la mare, le moulin ... Une partie du fonds manuscrit de cette habitation a été acquise cette année dont un magnifique inventaire après-décès de 1823 permettant de donner une dimension humaine supplémentaire à ce plan : elle n'aura pas eu le temps de le découvrir...

Danielle avait une affection particulière pour le fonds du photographe Lucien Gauthier qui prit un millier de clichés de la Guadeloupe en 1934. Encore cette attirance pour l'art qu'évoquait Raymond à l'instant. Dans *Florilège d'archives* à paraître en 2016, avec d'autres historiens et passionnés d'histoire, elle avait accepté de jouer un jeu difficile : se dévoiler un peu aux regards de l'autre en évoquant l'archive qui lui avait procurée une émotion. Elle avait choisi une photographie de Lucien Gauthier qui lui était très chère : une case perdue dans l'immensité d'une nature envahissante, une case devant laquelle une femme et des enfants semblent poser. De cette case remontait en elle l'émotion causée par la permanence de cette construction depuis la fin du XVII^e siècle.

Mais la dernière image que je garde de Danielle date de cette soirée de mai, quelques semaines avant son départ de Guadeloupe, quand elle vint avec Jacques Adélaïde-Merlande en cette salle de Rémy Nainsouta à Pointe-à-Pitre écouter ma conférence consacrée à la généalogie familiale en Guadeloupe. Fragilisée, enveloppée dans des châles, un chapeau la protégeait des courants d'air. J'étais touchée que, malgré son état de santé, elle fut là. Je garde le souvenir persistant de ce regard pétillant, malicieux, plein d'énergie que je pouvais encore deviner lors de certains de nos derniers échanges par courriel en octobre à l'occasion de la parution du Code Noir de Guadeloupe.

Kenavo Danielle, toi qui repose en terre bretonne étonnement si proche de celle de la Guadeloupe...

SÉVERINE LABORIE⁷

Je prends la parole en cette matinée d'hommages à Danielle Bégot au nom de la Direction des affaires culturelles de Guadeloupe, qui mesure la perte d'une personnalité éminente du patrimoine et de l'histoire de la Guadeloupe, mais aussi en mon nom propre, puisque j'ai eu le bonheur de travailler un peu avec elle et de la côtoyer dans d'autres circonstances que strictement professionnelles.

La direction des affaires culturelles de Guadeloupe a sollicité pendant de nombreuses années l'expertise pointue de Danielle Bégot, qui siégeait

7. Représentant la Direction des Affaires Culturelles.

dans plusieurs comités et commissions scientifiques. Dans ces différentes commissions, elle apportait avec générosité une contribution toujours forte et pertinente, avec une curiosité pour tous les domaines, sans hiérarchisation. Elle a ainsi œuvré pour les monuments historiques (CORE-PHAE puis CRPS, et par ailleurs expert auprès de l'UNESCO pour le patrimoine mondial de l'humanité), pour l'archéologie (elle a été membre de la commission inter-régionale de la recherche archéologique), et pour les musées (membre des commissions scientifiques régionales des musées de France). Soucieuse de contribuer à l'enrichissement des collections, elle a, grâce à son réseau de connaissances et à sa « veille » inlassable, permis l'acquisition de deux petits tableaux aujourd'hui présentés au Memorial Acte. Lorsque début 2013 nous avons créé l'association des Amis du musée Victor Schœlcher, Danielle a immédiatement apporté un soutien enthousiaste à l'initiative. Malheureusement sa santé déclinante nous a souvent privé de sa présence et des interventions qu'elle souhaitait offrir aux adhérents.

Dans le domaine des monuments historiques, son avis était précieux et écouté, son soutien sur les dossiers que je présentais était pour moi essentiel. J'ai aussi été très sensible à sa bienveillance quand, novice dans le domaine du patrimoine guadeloupéen, elle m'a apporté son aide sans préjugés, sans faux-semblants, et m'a soutenue lorsque j'ai publié un premier article en lien avec la peinture en Guadeloupe au XVIIIe, qui était « son » domaine.

Par ses travaux – ceux qu'elle a conduit, ceux qu'elle a dirigé, par ses conseils, par sa présence dans la Caraïbe, Danielle Bégot a incontestablement contribué à la prise de conscience par les guadeloupéens de la richesse de leur patrimoine et de leur histoire.

La DAC, consciente de l'importance de sa contribution à la connaissance, à la sauvegarde et la mise en valeur des patrimoines guadeloupéens, a obtenu en 2013 sa nomination au grade de chevalier dans l'ordre des Arts et des Lettres. Un titre honorifique qui a amusé Danielle mais auquel, je pense, elle n'a pas été insensible.

Je retiens pour ma part son intérêt pour des domaines du champ de l'histoire coloniale des Antilles pionniers à l'époque, tels que la peinture, ou encore l'histoire et le patrimoine des productions agro-industrielles. Les études qu'elle a dirigé au sein du Groupe de recherches Archéologie industrielle histoire et patrimoine constituent, encore aujourd'hui, une base documentaire indispensable, dans laquelle puisent constamment les services de la DAC pour la constitution de dossiers de recensement et de protection pour les monuments historiques. Cette ressource, et je pense en particulier aux fameux « dossiers Parisi », est constamment questionnée par les étudiants, les enseignants, les membres d'associations à caractère culturel, les particuliers propriétaires ou simples curieux. C'est d'ailleurs un projet que nous avons eu avec Danielle et en lien avec les Archives départementales, que de publier ces dossiers en les enrichissant. C'était aussi dans son esprit et dans le mien, la volonté de faire connaître et reconnaître l'immense travail des époux Parisi, et en particulier celui de Denise, elle aussi trop tôt disparue et chère à nos cœurs.

Ignorant qu'elle était au plus mal, j'ai écrit à Danielle l'avant-veille de sa mort et m'étonnais qu'elle ne réponde pas dans l'instant, comme elle

avait coutume de le faire. Comme je regrette de ne pas lui avoir parlé une dernière fois.

Danielle c'était l'intelligence, la curiosité, la liberté d'esprit, l'indépendance, la finesse, l'humour, l'ouverture aux autres, la générosité, la bienveillance. Le fait qu'elle soit morte au lendemain des attentats qui ont ensanglanté Paris et fait triompher pendant quelques heures les valeurs les plus exactement opposées aux siennes n'aura échappé à personne. Cette coïncidence a pris dans mon esprit valeur de funeste présage et je n'arrive pas à me détacher de ce sentiment irrationnel. Cela ajoute à ma tristesse et à la sensation de vide, que laisse sa disparition et qui nous réunit ici aujourd'hui.